

Badan le vieux

Conte russe

Autrefois, au pas des Nartes, quand un vieil homme ne pouvait plus se hisser seul en selle, ni bander son arc à la longueur de la flèche, ni lancer sa fourchée de foin à la cime de la meule, on le menait hors du village au sommet de la montagne des Ancêtres, on le faisait asseoir dans un chariot d'osier, on lui disait adieu et sur la pente raide on le laissait aller au précipice.

Vint le temps où Badanek s'aperçut que son père Badan avait atteint ce grand âge triste. Or, Badanek aimait ce vieil homme qui lui avait fait goûter les merveilles du monde. La pensée d'avoir à le pousser à la mort l'emplit tout à coup d'effroi et de chagrin. Pourtant, comment ne point obéir à la coutume ? La gorge nouée, il tressa le chariot d'osier, pris le vieux Badan par la main et le conduisit sur la montagne. Là, il l'embrassa et lui dit :

— Père, je ne désire pas te faire périr, mais la loi des Nartes l'exige. Sois béni pour le bien que tu m'as fait.

Badan ne répondit pas. Son silence pesa comme une lourde pierre dans le cœur de son fils. Badanek l'aida à s'asseoir dans le chariot et d'une rude poussée le précipita vers la vallée rocailleuse et profonde.

Il le regarda cahoter misérablement, tressauter sur les cailloux de la ravine, ferma les yeux à l'instant où il basculait dans le gouffre. Quand il osa les ouvrir à nouveau, il vit Badan gesticuler grotesquement entre ciel et terre, accroché par son vêtement à une branche d'arbre sec. Il courut à lui, à grand-peine le décrocha. Son père riait aux larmes. Badanek, tout bouleversé, lui demanda ce qui l'amusait ainsi. Le vieux Badan lui dit :

— Peut-être la même branche te sauvera-t-elle quand ton fils t'aura jeté du haut de la montagne. Peut-être alors seras-tu aussi content que moi, après avoir eu aussi peur que moi.

Le bon rire de Badan émut grandement Badanek. Il resta un moment silencieux, puis secoua la tête et grogna :

— Père, je ne te pousserai pas une deuxième fois au précipice. Que les Nartes fassent de moi ce qu'ils voudront.

— En vérité, mon fils, lui répondit Badan, je n'ai pas le goût de vivre sans rien faire. Une existence inutile est pire que la mort. Cependant, est-il certain que je ne peux plus rendre le moindre service aux vivants ? Mon corps est faible, certes, mais ma vieille tête est une coupe pleine de bon savoir.

Badanek mena son père dans une caverne de la montagne. Dans l'ombre de la voûte, il installa pour son repos une épaisse litière de feuilles sèches. Après quoi, il lui dit :

— Tu vivras ici. Ne te montre à personne. Si les Nartes apprenaient que j'ai violé la coutume, ils me chasseront du village. Deux fois par semaine, je t'apporterai à manger.

Il serra son père sur sa poitrine forte et s'en revint vers les travaux des jours.

Deux années passèrent. Or, il advint qu'au troisième printemps tous les fruits des vergers alentour du village se flétrirent d'un coup. La désolation fut grande parmi les hommes. Ils s'assemblèrent, interrogèrent les arbres, la terre, le ciel, mais nul ne peut trouver remède à ce fléau. Alors Badanek s'en alla visiter son père. Il s'assit contre la paroi de la caverne et, la tête basse, lui demanda conseil. Le vieux lui dit :

— Au cœur de la forêt sont deux fruitiers parfaits : un pommier et un poirier. Allons cueillir leurs fruits. Tu sèmeras leurs pépins. Des arbres neufs aussitôt pousseront, mille fois plus beaux et vigoureux que ceux des vieux vergers.

— Comment sais-tu cela ? demanda Badanek, étonné. Badan sourit. Il s'en furent ensemble par un chemin secret. Le soir même furent enfouis les semis. Le lendemain les feuillages fleurirent. On fêta Badanek, le sauveur de récolte. Des femmes lui demandèrent où il avait appris ce savoir qui les émerveillait. Il ne répondit pas.

Un mois plus tard, la même nuit périrent tous les béliers des troupeaux. Les bergers effrayés s'en vinrent aussitôt frapper à la porte de Badanek.

— Ta science est grande, lui dirent-ils. Aide-nous. Sans agneaux à naître, comment vivrons-nous l'an prochain ?

Badanek promit de réfléchir.

Dès que les lumières furent éteintes au seuil des portes, il s'en fut à la caverne. Il y trouva son père endormi sur sa litière moelleuse. Il le secoua, lui apprit le désastre et lui demanda ce qu'il fallait faire.

— Je connais le pré où le génie des troupeaux mène paître ses béliers, lui répondit Badan. Je vais te dire comment s'y rendre. Tu y conduiras ensemble toutes les brebis du village, et bientôt elles mettront bas.

Le fils remercia la père, lui demanda encore comment il savait cela, mais, sans attendre la réponse, revint en courant au village. Le lendemain il dit à tous que Badan l'avait instruit en rêve et donna l'ordre d'assembler le bétail. Il s'en fut seul à la tête des troupeaux. Au soir, quand il revint, toutes les brebis étaient grosses. On regarda le fil de Badan comme le magicien le plus considérable du monde.

Vint l'été éblouissant et lourd. La veille des moissons, le ciel s'obscurcit brusquement, un prodigieux éclair le déchira et une averse de grêle épouvantable s'abattit sur les champs. En un instant, la récolte fut morte. Les hommes de désespoir s'en cognèrent le front contre terre puis, la tête bourbeuse, s'en furent supplier celui qui les avait deux fois sauvés d'accomplir encore un miracle pour le salut de leurs enfants. Alors Badanek leur avoua qu'il n'était pas plus savant que le commun des mortels, et que seul son père savait ce qui devait être fait.

— Comment sait-il cela ? lui demandèrent les hommes.

Badanek répondit :

— Les vieillards sont familiers des mystères du monde, car le temps les a conduits sur ce sommet de l'âge d'où l'on peut voir le chemin parcouru, autant que les vallées au-delà. Si vous acceptez d'abolir la coutume qui fait de nous des meurtriers orphelins, je vous conduirai à mon père que je n'ai pas eu le cœur de tuer. Vous vous inclinerez devant lui, et il apaisera votre détresse.

Nul n'osa répondre à ce discours, mais tous s'en furent en longue file dans la montagne où était l'ancêtre. Badan, les voyant venir, s'assit sur le seuil de sa caverne. Les hommes prirent place autour de lui et l'interrogèrent avec respect. Il leur répondit qu'ils trouveraient à profusion des grains pour de nouvelles semences dans le champ du génie des blés.

— Je sais où il est.

Il les conduisit dans ce lieu miraculeux. Les champs bientôt refleurirent et les vieillards désormais vécurent ce que Dieu seul leur donna d'années.